Zeitschrift: Revue de théologie et de philosophie et compte rendu des principales publications scientifiques

Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie

Band: 19 (1886)

Rubrik: Variété

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 02.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

VARIÉTÉ

Les bons et les mauvais usages de la Bible[1].

AVANT-PROPOS

Les lignes que l'on va lire n'auraient rien de particulièrement intéressant pour se recommander à nos lecteurs, si elles venaient d'au delà du Rhin ; mais elles nous arrivent des bords de l'Hudson et de la Tamise : c'est une appréciation de *sermons* prêchés à New-York, faite par un journal *littéraire* de Londres.

On y verra jusqu'à quel point la question biblique est avancée dans les pays de langue anglaise. Sans doute, on nous donne toujours, et on nous donnera longtemps encore des traductions d'ouvrages censés de piété et d'édification qui n'édifient guère. Mais il devient toujours plus manifeste qu'à côté de ce flot aussi intarissable que stérile, il y a, dans les pays anglais, un autre courant qui devient tous les jours plus fort. Aussi arrive-t-il parfois à un anglais intelligent vivant sur le continent de faire tout à coup la découverte de quelque ouvrage, censé remarquable, traduit en français, apparemment parce qu'il avait passé inaperçu en Angleterre. C'est le petit chef-d'œuvre de quelque écrivain aussi célèbre dans certains cercles du continent que profondément inconnu chez lui.

Voici sur la question biblique une cloche qui rend un tout autre son que celles auxquelles nous sommes habitués dès notre enfance. Tout semble indiquer qu'il se trouve dans les

[1] *The right and wrong uses of the Bible.* By Rev. Heber Newton. James Clarke and Co.

pays de langue anglaise des hommes de foi et de courage osant dire ce qu'ils pensent, sans s'envelopper de ces ombres tutélaires qu'on rencontre dans certains sanctuaires calfeutrés contre tout rayon du grand soleil. Les voiles déjà fort transparents de la diplomatie et de l'opportunisme finiront bien par se déchirer un jour. Et comme le dit notre Anglais d'un nouveau style : Partout il y aura, tôt ou tard, des Eglises prêtes à accueillir les hommes pieux et francs, qui oseront dire ce qu'ils pensent de la Bible.

Peut-être pourrait-on tirer un argument puissant en faveur de l'inspiration de la Bible du fait que, malgré tous les abus auxquels elle a été soumise de la part même de ses plus chauds défenseurs, elle a résisté aux attaques et a conservé sa place d'honneur. Quel livre en effet a donné lieu à plus d'abus dans son interprétation ? La première conséquence en est l'opposition et l'indifférence contre lesquelles la Bible doit aujourd'hui lutter. Par conséquent notre devoir le plus pressant, si nous aimons véritablement la Bible, est de nous mettre sérieusement à l'œuvre pour indiquer et légitimer la vraie méthode d'interprétation ; car c'est du succès de nos efforts que dépend la disparition des neuf dixièmes des objections et des querelles qui nous viennent du scepticisme. Depuis longtemps il aurait fallu agir dans ce sens, et il est humiliant de penser que c'est seulement au moment où le scepticisme fait grand bruit par ses publications et ses conférences pleines de sarcasmes contre la Bible, que nous nous réveillons au sentiment de nos lacunes et de nos devoirs. Jusqu'à ce moment nous avons fait de la Bible un fétiche et cela seul explique cette activité bruyante, dans le camp incrédule, à laquelle nous assistons.

A tous ceux qui sentent que quelque chose doit être fait en vue de combattre cette activité et d'opposer une digue efficace au flot montant des folles négations du scepticisme, nous recommandons vivement la lecture d'un petit ouvrage, dû à la plume du Rév. P. H. Newton, sur les bons et les mauvais usages de la Bible. M. Newton n'y va pas par quatre chemins ;

aussi ne serions-nous pas étonné qu'on se plaignît qu'il est allé trop loin. Mais nous croyons le moment venu où chacun doit dire nettement sa pensée. M. Newton, selon nous, a fait preuve de franchise. Il n'est pas resté à la surface des choses, mais dans un style clair et sans phrases il est entré dans le vif et a pénétré au cœur même des questions.

Il n'est pas impossible que même parmi ceux qui jugeront son but honorable et lui donneront raison sur beaucoup de points essentiels, il s'en trouve un grand nombre qui lui contestent d'avoir eu raison sur l'ensemble ; mais nul ne pourra manquer de respecter les motifs qui l'ont poussé à écrire et tous admirent le sérieux et la force de son style. L'ouvrage que nous signalons se compose d'une série de sept sermons qui ont été prêchés par l'auteur dans son église à New-York. C'est longtemps après en avoir eu l'idée qu'il s'est décidé à les prêcher. Cela prouve, comme il le dit lui-même, qu'il n'a rien conclu précipitamment ou à la légère. La position qu'il a prise à l'égard de certains livres de la Bible lui a été imposée par le jugement des critiques les plus éminents. Et il admet sagement que cette science, jeune encore, la critique biblique, à mesure qu'elle avancera, pourra modifier ses vues.

Ses sermons ont été composés en vue d'une classe spéciale d'individus ; « c'est cette classe d'hommes, dont le nombre s'augmente de jour en jour avec une grande rapidité, pour lesquels les idées traditionnelles sur la Bible ont cessé d'être articles de foi. Cependant, dans la formule de l'Eglise : « en » elle est la parole de Dieu » tous reconnaissent qu'il y a une grande et profonde vérité, si seulement on pouvait la dépouiller de son enveloppe grossière et lui donner une forme que chacun puisse saisir par l'intelligence et embrasser par le cœur. »

L'idée traditionnelle sur la Bible et celle qui est la plus répandue, voici comment M. Newton l'a résumée : « La Bible, croit-on, est tombée toute faite du ciel et Dieu, comme l'affirme le catéchisme de Westminster, en est le seul auteur. » Cela suppose que les écrivains sacrés ont eu un rôle absolument passif ; ils auraient, dit-on, écrit sous la dictée de Dieu qui les aurait préservés d'erreur sur des questions de tout

genre. Un tel point de vue devait engendrer des abus. « La Bible, écrit M. Newton, considérée comme livre d'oracles infaillibles et sacrés relatifs à tous les grands problèmes de la vie humaine, ne devait-elle pas conduire les hommes à en faire un usage superstitieux et grossier? » A cette conception d'un livre d'oracles il en oppose courageusement une autre qui est de plus en plus en faveur auprès des hommes intelligents et sérieux.

« L'Ancien Testament, dit-il, est la littérature d'un peuple chez lequel la religion et la morale se sont élevées par tous les degrés du développement vers la perfection. Le Nouveau Testament est sorti d'un mouvement religieux qui eut son point de départ en Judée. Il contient la littérature de l'Eglise chrétienne réunie autour de Celui qui fut la manifestation la plus parfaite, le complet épanouissement de la religion, c'est-à-dire le Fils de l'homme. La révélation a eu lieu au moyen d'inspirations toutes morales et religieuses; elle est devenue plus complète à mesure que grandissaient les aspirations de l'âme humaine vers cette vérité dont elle a enfin salué l'aurore en Jésus-Christ. « Dieu, nous dit l'Ecriture, a autrefois parlé à nos pères « en divers temps et de diverses manières. » C'est sa voix dans la conscience humaine, ce sont ces communications de l'esprit divin à l'esprit humain que des hommes ont traduites en paroles dans des écrits de formes et d'époques différentes. »

Les deux premiers sermons où l'auteur traite de la Bible de la légende et de la Bible de l'histoire sont d'une grande beauté. Par Bible légendaire il entend ce livre d'oracles saint et infaillible qu'on regarde comme tombé du ciel. La Bible historique au contraire est à la fois divine et humaine. En nous faisant assister aux diverses phases de la pensée morale et religieuse, elle est le vrai manuel de religion où chacun peut trouver les nombreuses et vivantes réalités dont son âme a besoin. Ce sont ces réalités spirituelles que nos pères ont profondement senties et qu'ils ont essayé de rendre en appliquant à tort à l'ensemble de la Bible le titre de Parole de Dieu.

Mais l'auteur ne s'en tient pas aux principes qu'il a, du reste,

admirablement posés. Dans les autres sermons il entre dans le détail des applications d'une façon fort intéressante. Nous en détachons le morceau suivant :

« On ne saurait accepter indistinctement toutes les paroles de la Bible comme divines ; on ne doit pas supposer que les discours et les faits qu'elle nous rapporte doivent être tous mis sur le même pied et considérés comme nous révélant le caractère de Dieu. Cette manière d'envisager la Bible est non seulement fausse, mais encore superficielle et grossière. Un exemple vous le fera sentir. Quelqu'un de mes amis m'ayant un jour invité à diriger le culte dans une autre église, je me hasardai à montrer des scrupules à faire chanter certains psaumes qui étaient inscrits au psautier. Il s'agissait surtout de ce psaume composé pendant la captivité babylonienne, dont le fragment qui suit montre toute l'acrimonie :

« O Eternel ! souviens-toi des fils d'Edom qui dans la journée » de Jérusalem disaient : Découvrez, découvrez jusqu'à ses fon- » dements ! Fille de Babylone qui vas être détruite, heureux » celui qui te rendra ce que tu nous as fait. Heureux celui qui » prendra tes petits enfants et les écrasera. » Voici un autre fragment que je ne pouvais consentir à faire réciter comme prière par toute une église au XIXe siècle de l'ère chrétienne : « Rends » leurs chefs comme Horeb et Zéeb et tous leurs princes comme » Zebah et Tsalmunah. » Ces noms sont ceux de vaillants guerriers qui nous sont connus par le livre des Juges aux chapitres VII et VIII. Ils périrent glorieusement en défendant leur patrie. Le récit de leur mort jette beaucoup de jour sur la cruauté des sentiments exprimés dans cette prière que je viens de citer. Cette prière qui ne vaut pas mieux que les imprécations du paganisme, pouvais-je la faire chanter ? Refuser me semblait chose bien naturelle. Mais l'étonnement de mon ami fut grand. « Comment, me dit-il, ces psaumes ne sont-ils pas tous dans » la Bible ? » Cela, pour lui, tranchait la question.

» Cette manière de se servir de la Bible est comme le type des mauvais usages qu'on en a faits. Le nombre en est très grand. C'est ainsi que dans ce mot de la tradition : « *Maudit soit Cam*, » le propriétaire d'esclaves trouvait naguère le sou-

lagement de sa conscience. La déclaration biblique était positive, en asservissant la race noire, il avait donc pour lui l'autorité du livre sacré. En définitive, n'accomplissait-il pas la volonté de Dieu, en élevant des esclaves pour en faire un honteux trafic comme s'il se fût agi de simples bestiaux qu'on vend à la foire? Ces hommes qui raisonnaient ainsi étaient habiles à allier leurs intérêts à la religion. Leur piété était, selon le mot de l'apôtre, un grand gain, et le contentement d'esprit ne leur faisait pas défaut. C'est encore ainsi que le massacre des Cananéens, commandé par Dieu et accompli par les Juifs, massacre uni aux prières que ceux-ci ont réitérées pendant des siècles pour l'extermination de ces peuples, bien même qu'ils les sussent condamnés à périr et à être remplacés par le peuple hébreu appelé à une vie supérieure, est devenu le cheval de bataille au moyen duquel soldats et rois ont défendu leurs sanglantes cruautés. Enfin, c'est ainsi que des histoires comme celle de Jacob qui trompe Esaü, et de Jaël qui trahit Sisera ont pu blesser et même tourmenter des consciences délicates dont les sentiments innés du bien protestaient contre l'immoralité de tels faits. C'est ainsi qu'elles en sont venues à se faire juges de la Bible et à mettre en doute les perfections de Dieu. De telles conséquences sont assez naturelles si l'on suppose que la Bible est toute d'origine divine. Si Dieu en est l'auteur on conçoit qu'on puisse chercher dans des discours odieux une révélation de son caractère, et dans des récits de cruautés sauvages, des faits que nous sommes appelés à admirer et à reproduire. Toutefois ce n'est pas une conséquence nécessaire. Supposez, en effet, que quelqu'un choisisse dans Shakspeare les évocations de Shylock ou encore les perfides insinuations de Jago à l'endroit de la chaste Desdemone et qu'il nous présente ces morceaux comme offrant l'idéal du poète, aurons-nous pour cela les paroles de Shakspeare? Elles seront bien de lui, mais d'une manière tout à fait indirecte; elles exprimeront, non ses idées, mais celles de ses personnages. »

Dans ce sermon M. Newton fait encore ressortir ce qu'il y a de faux dans cette méthode qui consiste à tout prendre dans

la Bible comme vrai. Elle se comprendrait seulement à une condition, c'est que les écrivains bibliques eussent fait œuvre d'historiens ou de simples copistes. Il y aurait alors dans leurs écrits peu ou point d'erreurs. Mais si, tout en adoptant la forme historique, ils ont écrit dans un but plus élevé, poussés par des motifs religieux, il s'ensuit que des questions d'exactitude historique n'ont rien à faire ici. Mais laissons parler l'auteur.

« Rien, dit-il, dans l'inspiration des auteurs ne nécessite ni ne garantit l'exactitude des faits ; rien, des connaissances philologiques chez ceux qui ont cité les anciens poètes ; rien enfin, un jugement critique suffisamment exercé pour discerner le vrai d'avec ce qui était faux ou exagéré. Dites-moi, devons-nous attendre anxieusement que les fouilles les plus récentes viennent confirmer notre foi en mettant au jour une tablette assyrienne ou une momie de l'Egypte ? Faut-il que quelques chiffres de moins sur les rôles d'une armée légendaire en Israël nous rendent tout tremblants de frayeur ? Et si la moitié de ce que nous tenons pour de l'histoire n'est au fond que légendaire et mythique, devons-nous croire qu'il n'est d'autre alternative qu'une foi crédule ou un scepticisme aveugle ? Comme si nous nous mettions en peine à cause du remaniement des faits dans l'histoire grecque et romaine, ou comme si de voir ceux que, dans notre enfance, nous tenions pour des héros, se changer en peuples ou en mythes solaires, cela nous conduisait à taxer de mensonge la muse de l'histoire !

» Qu'y a-il de si consolant dans l'histoire de ce Samson qui tue un millier d'hommes avec une machoire d'âne, qui lâche dans les blés des philistins jusqu'à trois cents renards, après leur avoir attaché des flambeaux aux queues, et fait d'autres prodiges semblables, pour que nous ne puissions renoncer sans peine à voir dans ce héros imaginaire un personnage réellement historique au lieu de l'Hercule sémitique, c'est-à-dire un mythe solaire ? Et que doit-on penser si, dans les récits d'exploits héroïques et de faits étranges, l'auteur nous a donné simplement les traditions d'une haute antiquité, et qu'il nous les a données telles qu'on se les transmettait le soir dans les cercles

des camps israélites, et plus tard, dans les réjouissances publiques de chaque village en Palestine, c'est-à-dire, avec tout cet assemblage de faits merveilleux qui s'y étaient ajoutés à travers les siècles? Devons-nous penser qu'en face de ces traditions il ne reste qu'à accepter la Bible sans réserve ou à la rejeter absolument? Non, il faut plutôt expliquer le merveilleux de la Bible par les indications qu'elle-même nous fournit. Si, en effet, nous prenons les récits dont les auteurs sont eux-mêmes les héros, nous y trouvons des indications importantes. Par exemple, dans les histoires qu'Esdras et Néhémie nous ont laissées de leurs travaux et du mouvement auquel ils présidèrent, et qui fut le plus important dans l'histoire juive après la sortie d'Egypte, nous devons reconnaître qu'il n'y est nulle part question d'interventions merveilleuses en faveur du peuple élu. Pourtant, si jamais il en fut, n'était-ce pas à une époque aussi agitée qu'on les aurait naturellement attendues? L'absence du merveilleux se fait pareillement remarquer chez tous les auteurs de l'Ancien Testament qui ont écrit leur propre histoire. Il ne se rencontre que dans les traditions qui furent mises par écrit par des hommes vivant à une époque bien postérieure aux faits et par conséquent manquant de tout renseignement sur leur origine. Il y a des exceptions à cette règle; mais les seules sont des récits d'événements extraordinaires qui, en frappant l'imagination populaire, donnaient lieu à des exagérations où il est aujourd'hui impossible de distinguer l'élément de vérité qui est au fond. C'est ainsi que se forma le récit du malheur qui aurait frappé Sennachérib. »

Nous ne saurions trop louer les sermons où M. Newton traite de l'usage historique, critique, moral et religieux de la Bible. Nous formons le vœu que des discours aussi sensés, aussi sérieux et concluants soient lus par des milliers de chrétiens. La Bible y gagnerait beaucoup et n'y perdrait rien. On verrait disparaître les idées confuses, absurdes, chimériques et irrespectueuses qui se sont formées sur la Bible. M. Newton signale les difficultés d'une situation dont, à l'heure qu'il est, nous souffrons en public et en particulier, par suite des méthodes déraisonnables et ridicules qu'on a appliquées à la

Bible. Le jour viendra, et nous espérons sérieusement, nous croyons qu'il n'est pas éloigné, où les chrétiens s'étonneront du puéril entêtement avec lequel ils se cramponnent à certaines interprétations du texte, croyant par là honorer la Bible et rendre un culte à Dieu. En attendant, il est plus que jamais besoin d'hommes qui, dans leur ministère, à l'exemple de leur collègue américain, répandent la lumière à profusion et ne cachent rien de la vérité sur les questions les plus importantes. Partout il y aura tôt ou tard des Eglises prêtes à les accueillir.